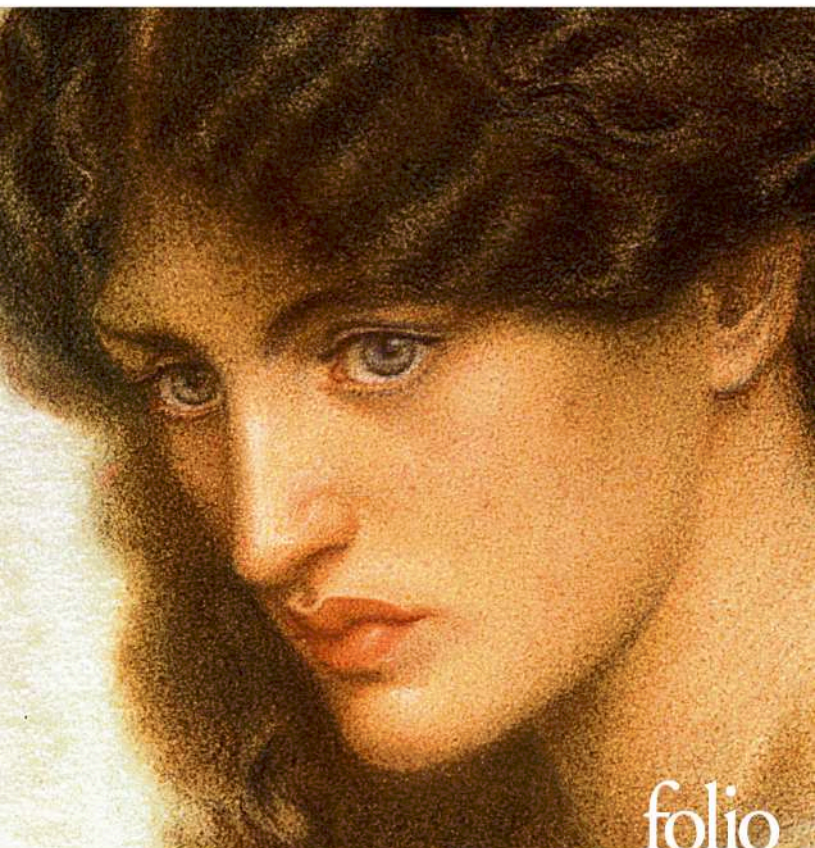


Nerval

Sylvie

Préface de Gérard Macé

Édition de Bertrand Marchal



folio
classique

Extrait de la publication

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Gérard de Nerval

Sylvie

Préface de Gérard Macé

*Édition établie et annotée
par Bertrand Marchal*

Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2005, pour la préface,
l'établissement du texte et le dossier ;
2013, pour la présente édition revue.

Extrait de la publication

PRÉFACE

*La Sylvie de Nerval est un être de fiction, mais plus qu'une héroïne de roman, c'est une créature poétique, à l'image de ces femmes qui furent les muses ou les amantes des poètes classiques, et dont on ne sait jamais bien si ce sont des fantômes, des fantasmes ou des êtres de chair. À l'imitation de Dante avec Béatrice, de Pétrarque avec Laure, on rime avec ardeur à partir d'un nom de femme, qui finit par avoir un semblant de réalité, à moins qu'on ne dissimule un amour réel sous les voiles de la fiction. Or Nerval connaissait bien ces poètes du *xv^e* ou du début *xvii^e*, puisqu'il a contribué à les sortir de l'oubli.*

Le prénom de Sylvie apparaît une première fois dans « Angélique », sous la forme d'une allusion à la Sylvie de Théophile de Viau, et à la forêt de Chantilly. Adrienne est déjà présente elle aussi (« une très belle

* « Sylvie » appartient à un recueil plus large, *Les Filles du feu*, qui comprend également « Angélique », « Jemmy », « Octavie », « Isis », « Corilla » et « Émilie ». On le retrouvera, suivi des *Chimères*, dans la collection Folio classique (n° 4219).

fille blonde parut avec une robe blanche, une coiffure de perles, une auréole et une épée dorée... »), mais elle s'appelle Delphine, et bien que Nerval se promette de ne jamais oublier son prénom, elle prêtera son apparence, ainsi que le nimbe de carton doré de son costume, à la plus énigmatique et la plus troublante des filles du feu, qu'il nomme alors Adrienne. Car pour être fidèle à sa propre mémoire, Nerval en observe les métamorphoses, les déplacements, et même ce qu'il nomme des « illusions », c'est-à-dire les apparitions ressemblantes, les figures qui reviennent... On passe ainsi sans peine du théâtre aux forêts du Valois, des feux de la rampe aux clartés lunaires, dans « Sylvie » qui nous mène au cœur de la géographie nervalienne, et de son univers mental : des noms de villages et des noms de jeunes filles en fleurs (la fête du bouquet est une anticipation de l'univers proustien), des rondes et des déguisements, une initiation amoureuse et un faux mariage, des chansons populaires et de vieilles légendes font resurgir le passé, non pas tel qu'il fut, mais tel qu'on le rêve. Car ce qui est neuf chez Nerval, c'est que dans son récit la résurrection du souvenir est aussi importante que le souvenir lui-même : dans la calèche qui le mène de nuit vers les lieux de son enfance, les montées, les descentes, les cahots, les virages sont ceux d'une route qui mène vers le passé, et le cheminement est intérieur autant que la route est réelle.

C'est une image que poursuit Nerval, celle d'une actrice « belle comme le jour aux feux de la rampe qui l'éclairait d'en bas, pâle comme la nuit, quand la rampe baissée la laissait éclairée d'en haut sous les rayons du lustre » (et la Berma dans la Recherche

est éclairée de la même façon, elle qui joue « d'une part une pièce éblouissante et fière, de l'autre une pièce douce et veloutée », allusion aux Diamants de la couronne et au Domino noir, les deux pièces qu'elle joue en alternance). Mais grâce aux « bizarres combinaisons du songe », cette image s'efface au profit d'une autre, surgie de profondeurs qu'on appellerait aujourd'hui l'inconscient, et que Nerval est le premier à décrire avec autant de précision. Sous la figure éblouissante mais inaccessible de l'actrice il reconnaît un « souvenir à demi rêvé », et c'est vers une autre image qu'il décide soudain de se transporter : celle d'Adrienne et des « longs anneaux roulés de ses cheveux d'or », entrevue sous la lune au cours d'une cérémonie sacrée, d'un mariage mystique empêchant à jamais le mariage réel : « On nous dit de nous embrasser, et la danse et le chœur tournaient plus vivement que jamais. » Dès lors Sylvie est délaissée, la douce réalité laissant la place à l'idéal sublime, à l'apparition fugace qui ne reviendra jamais, et dont le souvenir est tout entier dans la voix. Adrienne est devenue religieuse, Sylvie épousera le grand frisé, il ne reste plus à Nerval qu'à poursuivre en vain son actrice, dont il nous apprend alors qu'elle s'appelle Aurélie.

Proust, à n'en pas douter, s'est souvenu de ce mouvement tournant qui entraîne les êtres loin d'eux-mêmes, après les avoir placés au centre d'un cercle enchanté. Et de même qu'il s'est souvenu de Mortefontaine en prêtant au duc de Guermantes les traits d'un seigneur du lieu, il s'est souvenu de la fête du bouquet lorsque à Balbec, dans les Jeunes Filles en fleurs, il a placé Albertine au centre du cercle où

l'on se passe une bague : c'est le jeu du furet qui en est l'occasion, dans un bois sur la falaise, et l'émoi du narrateur est comparable à celui de Nerval dans « Sylvie ». Son impuissance aussi, comme si les jeunes filles formaient un cercle de feu, ou comme si Albertine après Adrienne avait le regard de Méduse. Dans les deux cas, l'amoureux transi ne sait que faire : chez Nerval, la figure aimée disparaît, pour reparaitre plus tard sous d'autres apparences ; chez Proust, Albertine en personne réveille le somnambule, en le rappelant à la réalité par des paroles triviales.

La ronde, le cercle, la bague qui passe de main en main, le furet ou la flamme qu'on ne peut attraper : c'est la même scène dans un autre décor, et tout le jeu du désir dans une lumière claire-obscur, avec ses ruses et ses leurres. Un jeu qui nous fait retrouver l'une sous le masque de l'autre, de Sylvie en Adrienne et d'Adrienne en Albertine, car la bague des amours enfantines est aussi un talisman littéraire, aussi précieux qu'un mot de passe.

« — Vous avez imité Diderot lui-même, dit une voix anonyme à la fin d'Angélique.

— Qui avait imité Sterne...

— Lequel avait imité Swift.

— Qui avait imité Rabelais.

— Lequel avait imité Merlin Coccaïe...

— Qui avait imité Pétrone...

— Lequel avait imité Lucien. Et Lucien en avait imité bien d'autres... Quand ce ne serait que l'auteur de l'Odyssée, qui fait promener son héros pendant dix ans autour de la Méditerranée, pour

l'amener enfin à cette fabuleuse Ithaque, dont la reine, entourée d'une cinquantaine de prétendants, défaisait chaque nuit ce qu'elle avait tissé le jour. »

Pour Nerval, les souvenirs littéraires ont autant de force, autant de poids que ses souvenirs personnels, le passé proche et le passé lointain s'éclairant l'un l'autre. Son panthéisme, et son attirance pour la métempsycose, le persuadent que tout participe de la même vie, que tout se recompose perpétuellement, à partir d'un feu primordial où naîtraient les âmes. Ainsi, la mémoire collective est assez vaste pour tout accueillir, de la réalité la plus ordinaire aux mystères les plus sublimes, et cette croyance a une conséquence morale, mais également esthétique : l'absence de hiérarchie entre les diverses expériences, ainsi qu'entre les genres nobles et les genres mineurs.

C'est donc sans peine qu'il évoque avec la même émotion, le même respect, Rousseau et le père Dodu (ou le grand frisé), le temple de la philosophie et la sagesse populaire. Qu'il fait entrer dans la même ronde une descendante des Valois et les jeunes filles du village. Qu'il passe des théâtres parisiens aux fresques d'Herculanum, dont les figures sur fond noir se superposent à celle de l'actrice éclairée par de vraies flammes, au début de « Sylvie ». Ou que l'Italie est jumelée avec l'Égypte, à travers les métamorphoses d'Isis. Enfin, c'est peut-être pour la même raison (même si les circonstances ont joué leur rôle) qu'on peut trouver dans le même volume les chansons du Valois et Les Chimères.

Car l'apparente simplicité de Nerval, la limpidité de sa phrase qui semble couler de source, n'ont rien de naïf. Outre une véritable érudition (entre autres,

il connaît par cœur son XVIII^e siècle, et la Renaissance lui a livré bien des secrets), il y a chez lui une vive conscience des moyens littéraires, en particulier de ceux qu'il refuse. C'est vrai dès la préface, quand il s'en prend aux ficelles du roman historique, ou quand il évoque avec l'amendement Riancey les contraintes nées de la censure, qui le gênent moins que d'autres, parce que le document le fait rêver autant que la fiction. Vrai encore quand il commente avec malice l'art de la digression, ou de l'interruption du récit, dont il use en les signalant. En somme, Nerval utilise avec réticence les moyens trop convenus, ou les effets usés jusqu'à la corde, et s'il emprunte sans aucune gêne la matière de ses récits, la manière doit rester la sienne. On pourrait en dire autant de sa stratégie amoureuse, qui se refuse elle aussi les moyens de la séduction grossière : si l'on peut aimer une jeune fille promise à un autre, c'est toujours de loin, et l'on n'achète pas une femme, même vénale. Ces scrupules, qui le paralysent en présence des femmes admirées, ne l'empêchent heureusement pas d'écrire, parce qu'en la matière il connaît l'art de contourner l'obstacle ; et parce que son imagination, dont la subtilité n'empêche pas le pouvoir, n'a pas besoin du roman, ni d'aucun des genres canoniques, pour l'emmener aussi loin que possible.

Plus précisément encore, il y a un art poétique dans Les Filles du feu : non pas sous la forme d'un traité, Nerval est le contraire d'un théoricien, mais par petites touches, exemples à l'appui. Dans « Angélique » par exemple, pour illustrer le caractère des habitants de l'Île-de-France, « un mélange de rudesse

et de bonhomie », il cite presque en entier, tout en regrettant de ne pas pouvoir donner la notation musicale, une chanson dont un quatrain lui inspire ce commentaire : « On voit encore, par ces quatre vers, qu'il est possible de ne pas rimer en poésie ; — c'est ce que savent les Allemands, qui, dans certaines pièces, emploient seulement les longues et les brèves, à la manière antique. » Il y revient dans « Sylvie », où la « sévère rime française », trop monotone et trop répétitive, est condamnée au profit de l'assonance, qui permet un retour plus discret de la même sonorité. Plus discret, et peut-être plus fidèle au retour décalé des souvenirs, à ce qu'il appelle ailleurs « les hiatus et les assonances du temps », qui forment la trame sonore de sa prose. De ce point de vue, le répertoire du Valois est plus conforme aux voix mélodieuses de son enfance que les « vers ronflants » qui sont gravés sur les rochers d'Ermenonville, et qui ont la solennité de la poésie officielle. C'est ainsi tout un patrimoine oublié qu'il voudrait sauver, comme l'ont fait les frères Schlegel et les romantiques allemands pour les vieilles ballades de leurs contrées natales. Mais l'obstacle, « c'est qu'on n'a jamais voulu admettre dans les livres des vers composés sans souci de la rime, de la prosodie et de la syntaxe ; la langue du berger, du marinier, du charretier qui passe, est bien la nôtre, à quelques élisions près, avec des tournures douteuses, des mots hasardés, des terminaisons et des liaisons de fantaisie, mais elle porte un cachet d'ignorance qui révolte l'homme du monde... » C'est un poète savant qui écrit ces lignes, mais il n'y a pas lieu de s'en étonner. La voie était d'ailleurs tracée, depuis les poètes du xv^e siècle et Malherbe

écoutant les crocheteurs de foin ; une voie qui mène à Rimbaud, quand il fait l'éloge des chansons de nos aïeules, et des romans érotiques sans orthographe.

La pensée chez Nerval est toujours soutenue par le chant, c'est ce qui permet cette admirable continuité entre la prose et la poésie, même quand on passe des Filles du feu aux Chimères, dont les sonnets opèrent pourtant une véritable transmutation de l'expérience. Ainsi, nous assistons dans « Octavie » à l'escalade du Pausilippe, au-dessus de la grotte où nagera la sirène, et Nerval nous fait part de sa tentation, deux fois surmontée, de plonger dans le vide pour rejoindre le monde des morts. Ce Nerval deux fois vainqueur, c'est lui qui reprend, dans la préface en prose, la substance du vers le plus fameux d'« El Desdichado », mais en le mettant dans la bouche de Brisacier : « Ainsi, moi, le brillant comédien naguère, le prince ignoré, l'amant mystérieux, le déshérité, le banni de liesse, le beau ténébreux... », comme s'il voulait nous faire vivre non seulement la recherche d'un passé révolu, mais encore la recherche de la poésie la plus pure, avec ses hésitations et ses scories.

Les Filles du feu précédant Les Chimères, c'est la quête d'un or philosophal qui n'existe pas, mais dont Nerval a cru percevoir l'éclat dans l'alternance des jours et des nuits. Les Chimères à la suite des Filles du feu, c'est l'or poétique enfin trouvé, mais qui ne brille que sur fond de ténèbres.

Note sur l'édition

Nous reproduisons strictement le texte de l'édition originale des *Filles du feu* (1854), en corrigeant simplement les coquilles manifestes, en restituant un point d'interrogation omis, et en fermant les guillemets chaque fois qu'ils sont ouverts.

Nous corrigeons également les noms propres lorsque la bonne graphie coexiste avec la mauvaise. Cette harmonisation vaut aussi pour whiskey/whisky.

Nous corrigeons enfin les graphies archaïques (poète, rythme, trait d'union entre très et l'adjectif).

En revanche, nous ne corrigeons ni les noms propres isolés ou toujours écrits de la même façon, ni les erreurs qu'on peut déduire d'une comparaison avec d'autres versions du même texte ou avec ses sources, ni les mots étrangers mal transcrits.

Nous maintenons les particularités graphiques de Nerval (palimpseste pour palimpseste, syrènes pour sirènes) ainsi que sa ponctuation (notamment la virgule avant un tiret).

Cette édition doit évidemment beaucoup, pour l'annotation, à deux éditions historiques : l'édition des *Filles du feu* de Nicolas Popa en 1930, et surtout celle des *Œuvres complètes* dirigées par Jean Guillaume et Claude

Pichois pour la Bibliothèque de la Pléiade, qui constitue pour tout nervalien une somme essentielle. Nous avons consulté aussi les éditions des *Filles du feu* procurées par Jacques Bony, par Gabrielle Chamarat et par Michel Brix (voir la Bibliographie, p. 119).

Sigles et abréviations :

<i>APL</i>	Album Gérard de Nerval (Pléiade)
<i>GDU</i>	<i>Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle</i>
Ms	Manuscrit
<i>NPl</i> I, II, III	Nouvelle Pléiade, tome I, II, III.

BERTRAND MARCHAL

SYLVIE
Souvenirs du Valois

I. NUIT PERDUE

Je sortais d'un théâtre¹ où tous les soirs je paraissais aux avant-scènes en grande tenue de soupirant. Quelquefois tout était plein, quelquefois tout était vide. Peu m'importait d'arrêter mes regards sur un parterre peuplé seulement d'une trentaine d'amateurs forcés, sur des loges garnies de bonnets ou de toilettes surannées, — ou bien de faire partie d'une salle animée et frémissante couronnée à tous ses étages de toilettes fleuries, de bijoux étincelants et de visages radieux. Indifférent au spectacle de la salle, celui du théâtre ne m'arrêtait guère, — excepté lorsqu'à la seconde ou à la troisième scène d'un maussade chef-d'œuvre d'alors, une apparition bien connue illuminait l'espace vide, rendant la vie d'un souffle et d'un mot à ces vaines figures qui m'entouraient.

Je me sentais vivre en elle, et elle vivait pour moi seul. Son sourire me remplissait d'une béatitude infinie ; la vibration de sa voix si douce et cependant fortement timbrée me faisait tressaillir

de joie et d'amour. Elle avait pour moi toutes les perfections, elle répondait à tous mes enthousiasmes, à tous mes caprices, — belle comme le jour aux feux de la rampe qui l'éclairait d'en bas, pâle comme la nuit, quand la rampe baissée la laissait éclairée d'en haut sous les rayons du lustre et la montrait plus naturelle, brillant dans l'ombre de sa seule beauté, comme les Heures divines qui se découpent, avec une étoile au front, sur les fonds bruns des fresques d'Herculanum¹ !

Depuis un an, je n'avais pas encore songé à m'informer de ce qu'elle pouvait être d'ailleurs ; je craignais de troubler le miroir magique qui me renvoyait son image, — et tout au plus avais-je prêté l'oreille à quelques propos concernant non plus l'actrice, mais la femme. Je m'en informais aussi peu que des bruits qui ont pu courir sur la princesse d'Élide ou sur la reine de Trébizonde², — un de mes oncles³ qui avait vécu dans les avant-dernières années du dix-huitième siècle, comme il fallait y vivre pour le bien connaître, m'ayant prévenu de bonne heure que les actrices n'étaient pas des femmes, et que la nature avait oublié de leur faire un cœur. Il parlait de celles de ce temps-là sans doute ; mais il m'avait raconté tant d'histoires de ses illusions, de ses déceptions, et montré tant de portraits sur ivoire, médaillons charmants qu'il utilisait depuis à parer des tabatières, tant de billets jaunis, tant de faveurs fanées, en m'en faisant l'histoire et le compte définitif, que je m'étais habitué à penser mal de toutes sans tenir compte de l'ordre des temps.

Nous vivions alors dans une époque étrange⁴,

comme celles qui d'ordinaire succèdent aux révolutions ou aux abaissements des grands règnes. Ce n'était plus la galanterie héroïque comme sous la fronde, le vice élégant et paré comme sous la régence, le scepticisme et les folles orgies du directoire ; c'était un mélange d'activité, d'hésitation et de paresse, d'utopies brillantes, d'aspirations philosophiques ou religieuses, d'enthousiasmes vagues, mêlés de certains instincts de renaissance¹ ; d'ennuis des discordes passées, d'espoirs incertains, — quelque chose comme l'époque de Pérégrinus et d'Apulée². L'homme matériel aspirait au bouquet de roses qui devait le régénérer par les mains de la belle Isis ; la déesse éternellement jeune et pure nous apparaissait dans les nuits, et nous faisait honte de nos heures de jour perdues. L'ambition n'était cependant pas de notre âge, et l'avidité curée qui se faisait alors des positions et des honneurs nous éloignait des sphères d'activité possibles. Il ne nous restait pour asile que cette tour d'ivoire des poètes, où nous montions toujours plus haut pour nous isoler de la foule. À ces points élevés où nous guidaient nos maîtres, nous respirions enfin l'air pur des solitudes, nous buvions l'oubli dans la coupe d'or des légendes, nous étions ivres de poésie et d'amour. Amour, hélas ! des formes vagues, des teintes roses et bleues, des fantômes métaphysiques ! Vue de près, la femme réelle révoltait notre ingénuité ; il fallait qu'elle apparût reine ou déesse, et surtout n'en pas approcher.

Quelques-uns d'entre nous néanmoins prisaien peu ces paradoxes platoniques, et à travers nos rêves renouvelés d'Alexandrie³ agitaient parfois la

torche des dieux souterrains, qui éclaire l'ombre un instant de ses traînées d'étincelles. — C'est ainsi que, sortant du théâtre avec l'amère tristesse que laisse un songe évanoui, j'allais volontiers me joindre à la société d'un cercle où l'on soupait en grand nombre, et où toute mélancolie cédaient devant la verve intarissable de quelques esprits éclatants, vifs, orageux, sublimes parfois, — tels qu'il s'en est trouvé toujours dans les époques de rénovation ou de décadence, et dont les discussions se haussaient à ce point, que les plus timides d'entre nous allaient voir parfois aux fenêtres si les Huns, les Turcomans ou les Cosaques n'arrivaient pas enfin pour couper court à ces arguments de rhéteurs et de sophistes.

« Buvons, aimons, c'est la sagesse ! » Telle était la seule opinion des plus jeunes. Un de ceux-là me dit : « Voici bien longtemps que je te rencontre dans le même théâtre, et chaque fois que j'y vais. Pour laquelle y viens-tu ? »

Pour laquelle ?... Il ne me semblait pas que l'on pût aller là pour une *autre*. Cependant j'avouai un nom. — « Eh bien ! dit mon ami avec indulgence, tu vois là-bas l'homme heureux qui vient de la reconduire, et qui, fidèle aux lois de notre cercle, n'ira la retrouver peut-être qu'après la nuit. »

Sans trop d'émotion, je tournai les yeux vers le personnage indiqué. C'était un jeune homme correctement vêtu, d'une figure pâle et nerveuse, ayant des manières convenables et des yeux empreints de mélancolie et de douceur. Il jetait de l'or sur une table de whist et le perdait avec indifférence. — Que m'importe, dis-je, lui ou tout autre ? Il

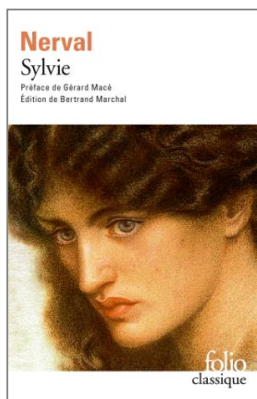
DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection

- LES ILLUMINÉS. *Édition présentée et établie par Max Milner.*
- VOYAGE EN ORIENT. *Préface d'André Miquel. Édition de Jean Guillaume et Claude Pichois.*
- AURÉLIA. LES NUITS D'OCTOBRE. PANDORA. PROMENADES ET SOUVENIRS. *Préface de Gérard Macé. Édition de Jean-Nicolas Illouz.*
- LES FILLES DU FEU. LES CHIMÈRES. *Préface de Gérard Macé. Édition de Bertrand Marchal.*

Dans Poésie/Gallimard

- LES CHIMÈRES. LA BOHÈME GALANTE. PETITS CHÂTEAUX DE BOHÈME. *Préface de Gérard Macé. Édition de Bertrand Marchal.*
- LÉNORE et autres poésies allemandes. *Préface de Gérard Macé. Édition de Jean-Nicolas Illouz et Dolf Oehler.*



Sylvie

Gérard de Nerval

Cette édition électronique du livre
Sylvie de Gérard de Nerval
a été réalisée le 28 octobre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070454327 - Numéro d'édition : 257546).

Code Sodis : N56701 - ISBN : 9782072498039

Numéro d'édition : 256314.